

**1^{ER} DIMANCHE DE L'AVENT
BONNE ANNÉE DANS LA
LUMIÈRE DU SEIGNEUR !**



Ben oui... Ce dimanche, 1^{er} dimanche de l'Avent, c'est la NOUVELLE ANNEE des chrétiens !... Et souvent, on fête la « Nouvelle Année » : réveillon, cotillons, pâtisseries, vœux... Allez ! Il est peut-être trop tard pour le restaurant, mais il n'est pas trop tard pour les vœux ! Je vous souhaite donc à chacun, chacune de fermer la porte sur les lourdeurs, les blessures, les embûches de l'année qui se termine, pour ouvrir celle de cette Nouvelle Année et laisser entrer la « lumière du Seigneur », que chante Isaïe : elle viendra illuminer vos jours et vos nuits, même les plus sombres, car, on le sait bien, les souhaits les meilleurs n'ont pas le pouvoir de faire reculer les ténèbres et les soucis de nos vies : cela, c'est nous seuls qui pouvons y travailler... Pour cela, la Liturgie de ce premier dimanche d'Avent nous invite à suivre les sentiers de notre

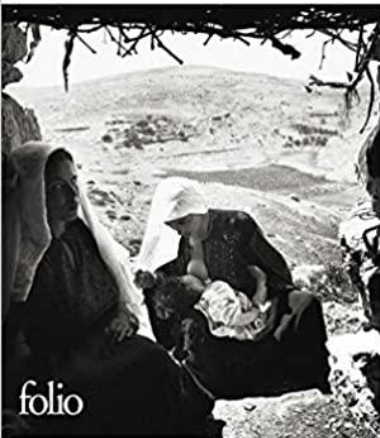
*Seigneur... Je vous souhaite donc de le découvrir présent à vos côtés... Le Seigneur vient : tel est le grand cri de l'Avent ! Le Seigneur vient... à votre rencontre... Il n'oublie personne... Il vient vous rejoindre chacun dans ce qui fait votre vie : joies, peines, soucis, espérances... Il vient et vous enseigne ses chemins... Prenez-les ! N'ayez pas peur... Parfois ses chemins sont surprenants, mais jamais il ne nous trahit, il ne nous ment, il ne nous agresse, il ne nous blesse... Suivez sans peur cette petite lumière du Seigneur... et il vous conduira à cette « terre promise » qu'il prépare pour chacun de nous, là où il nous attend pour nous offrir la béatitude selon son cœur dès aujourd'hui... si nous le voulons bien... si nous allons par ses sentiers...
Bon temps de l'Avent et... bon dimanche !*

Chanoine Patrick Willocq

MERCI, MONSIEUR BOBIN...



Christian Bobin Le Très-Bas



Je l'avais rencontré par hasard au séminaire... C'était l'époque du CDD, cette librairie où, séminariste, j'aimais flâner et feuilleter quelques ouvrages posés ici ou là... C'était un petit livre de poche « Folio » au titre énigmatique « Le Très-Bas » avec sa couverture blanche ornée d'une simple photo en noir-et-blanc, qui deviendra le graphisme caractéristique des ouvrages de Christian Bobin... Car il s'agit de lui : il vient de nous quitter ce vendredi 25 novembre... J'avais acheté ce petit livre et je l'ai lu en une nuit... Moins sans doute car les ouvrages de Bobin n'étaient jamais très longs... Quelques dizaines de pages tout au plus, et « Le

Très-Bas » était peut-être l'un des plus longs... Mais cela a suffi pour que Bobin entre dans le panthéon de ces Auteurs qui ont accompagné le mûrissement de ma vocation. Avec Maurice Zundel, Pierre Teilhard

de Chardin, Patrice de La Tour du Pin, Marie Noël ou Eric-Emmanuel Schmitt, Christian Bobin ne me quittera plus... jusqu'à aujourd'hui encore où tous continuent à m'accompagner... Ce vendredi soir, j'apprends qu'il s'en est allé rejoindre le Très-Bas qui m'avait tant ému lors de cette nuit de séminaire... Le Poète aux lignes souvent tissées de lumière discrète a rejoint sa Source... Merci, Monsieur Bobin...

« Nous ne sommes faits que de ceux que nous aimons et rien d'autre... »

Christian Bobin, *L'Inespérée*, Gallimard



MORT DE CHRISTIAN BOBIN, L'AUTEUR DU *TRÈS-BAS* ET DES *RUINES DU CIEL*, À 71 ANS

DISPARITION - Gallimard, son éditeur, vient d'annoncer son décès. Le poète était un orpailleur. Toute sa vie, il aura cherché de l'or dans les mots, les ruines, les regards, les coquelicots et le ciel.

« *Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt* » : c'est au psaume 107 que fait songer l'œuvre de Christian Bobin au terme de cinq longues décennies d'écriture. L'écrivain, essayiste et poète, le plus secret de monde littéraire qui s'était notamment fait connaître avec son livre consacré à Saint-François d'Assise, *Le Très-Bas*, est décédé à 71 ans, jeudi, a annoncé son éditeur Gallimard vendredi matin. L'écrivain, très attaché à son Creusot natal, avait réussi un premier coup d'éclat en publiant en 1991 *Une petite robe de fête*. Aussi remarqué sur la scène littéraire qu'en marge de ses mondanités, Christian Bobin avait reçu en 2016 le prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

« *Je cherche* » : tout Christian Bobin tenait dans cette proposition qu'il n'a jamais été tenté de retourner en proclamant : « *Je ne cherche pas, je trouve.* » Grâce à Pascal, notamment évoqué dans *Les Ruines du ciel* (2009), l'écrivain mesurait ce qu'il y avait de naïf dans cette déclaration de Picasso. Avec Khawadja Abdallah al-Ansarî, poète du XI^e siècle, né dans l'actuel Afghanistan, il savait l'ordre du monde : « *Pour toute chose, d'abord on cherche puis on trouve, alors que s'il s'agit de Dieu, on trouve puis on cherche.* »

L'auteur du *Très-Bas* (1992), un livre consacré à François d'Assise qui l'avait fait connaître auprès du grand public, n'aimait guère écrire le mot « Dieu » avec une capitale, comme dans les livres de catéchisme d'autrefois. Mais il n'en cherchait pas moins ce père au nom imprononcé et imprononçable. « *Je cherche le dieu sans barbe, le dieu sans dieu, sans grande musique, sans reliure cuir, sans effets. Le dieu du Rien* », écrivait-il, imposant aux curés modernistes la possibilité d'une montée transgressive vers la divinité.

Et il a continué de chercher, certains jours sous le soleil, avec un grand sourire, d'autres dans l'épreuve et dans la nuit. « *Grandir dans le noir* », écrivait-il à propos de son enfance passée au Creusot, la ville minière où il résidait avec sa compagne, la poétesse Lydie Dattas. « *Je n'ai*

jamais vu le paradis qu'adossé à l'enfer, en contrepoint, contre-chant. Toute lumière - de parole, de visage ou de matière - m'est événement un accident qui à chaque fois me sauve. Je ne sais rien de la vie sinon qu'elle est, dans la substance profonde, presque inatteignable, lumineuse, aérienne. »

Comme Arthur Rimbaud, Christian Bobin savait que « *le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes* ». Mais il se méfiait du dolorisme et redoutait les malentendus. S'il évoquait un jour la présence réelle du Dieu caché des religieuses et des Messieurs de Port-Royal, ce sera à travers un traité du sourire. « *Je ne sais pas trop pourquoi, le sourire me semble être l'objet de méditation le plus profond possible. Je m'appuie à ce propos sur le sourire de quelques disparus qui se maintient et les maintient hors des eaux noires. Le sourire de mon père, le sourire d'une jeune femme disparue prématurément... Des sourires, aussi, comme on en voit pointer dans les berceaux au coin des lèvres des nouveau-nés. Dans ce traité du sourire, je développerai quelque chose que je n'ai pas eu la force de développer, qui ressortirait de la confiance. Tout ce que je pourrais vous dire honnêtement de Dieu, c'est ça. C'est la confiance. Non pas la confiance en quelque chose, non pas une confiance sans objet, mais la confiance en quelqu'un, en une présence. Aller au-delà me semblerait impudique et un peu risqué. Si vous commencez à clamer à voix haute ce que vous aimez, si vous le dites trop clairement, vous le tuez. »*

Christian Bobin a publié *Le Muguet rouge*, un livre souriant justement, paru au même moment que le fort volume de la collection « Quarto » rassemblant dix-sept de ses livres écrits entre 1980 et 2020 dont un inédit, *L'Eau des miroirs*. Dans *Le Muguet rouge*, il évoquait Kafka, Dora Diamant, Nerval. Et Pascal, comme d'habitude. En tête d'un chapitre, il a recopié une pensée de Novalis. L'écrivain citait peu ses confrères mais il avait le goût du mot d'auteur qui touche sa cible comme une fléchette. Dans *Pierre*, il avait reproduit cette phrase d'André Dhôtel : « *Nous devrions savoir que tout est à jamais loin, sinon ça ne serait pas la vie.* » Pourquoi André Dhôtel, dont nous ne croyions connaître que *Le Pays où l'on n'arrive jamais ?* « *Parce que c'est une sorte de Lao-tseu français. Ses livres sont embroussaillés, ils frôlent*

parfois l'ennui, mais c'est un ennui qui est nécessaire pour arriver à l'éclaircie. Si je cite cette phrase, relevée dans une nouvelle faussement banale, une aventure où il ne se passe rien, c'est parce qu'elle m'a explosé sous le nez. Je saurais difficilement m'en expliquer, mais elle m'apparaît inépuisable. Elle est de l'ordre des fleurs imprévues, qui poussent dans les ruines, elle nous permet de comprendre que nous sommes tissés par des forces invisibles», disait-il.

En épigraphe du *Muguet rouge*, on peut lire cette citation : *«Mandelstam racontait qu'ayant entendu pour la première fois le mot "progrès" à l'âge de cinq ans, il avait fondu en larmes, pressentant quelque chose de fâcheux. »* Christian Bobin n'était pas un homme de la détestation, c'était un écrivain du « oui », mais on sentait monter chez lui une détestation des écrans, des machins et des machines qui ont colonisé nos vies. Ainsi écrivait-il : *« Les mal nommées nouvelles technologies, dont je cherche le nom de livre en livre, ont pris la place de nos rêves et peu à peu celle du réel. Ce que les faux anges de la Silicon Valley nomment une réalité augmentée est en vérité une réalité injuriée, une réalité blessée. Je suis juste quelqu'un qui regarde le monde et qui essaie de dire au plus près ce qu'il voit. Je ne juge pas, je ne moralise pas. J'essaie de regarder de frais et de près. Par moments, ce que je vois me fait penser au Bardo Thödol, un texte sacré des Tibétains consacré à l'étude des jours qui succèdent à la mort d'une personne, non pour son entourage, mais pour elle-même. Le défunt envahi par ses propres ombres doit lutter avec elles pour gagner soit une nouvelle vie, si elle échoue, soit l'exténuation des ténèbres et le repos. Le Bardo Thödol est un possible manuel pour comprendre aujourd'hui. Les images qui nous hantent sont toutes sorties de nous-mêmes, mais elles nous reviennent comme des ombres, avec une grande force, douées d'une étrange autonomie. »*

Aux miroirs de poche dont use le diable pour nous détourner de nous-mêmes, et de cet autre moi, en chacun de nous, plus profond que nous-mêmes, Christian Bobin opposait la simplicité d'un morceau de granit ou la beauté d'un arbre en fleur. Les objets inanimés n'ont peut-être pas d'âme. Lui, en avait une, éminemment profonde.

Sébastien Lapaque (Source : [Le Figaro Culture](#))